

Le berceau de Dieu

François Ricard

Volume 27, Number 1 (157), February 1985

L'Orient de l'esprit

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31226ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ricard, F. (1985). Le berceau de Dieu. *Liberté*, 27(1), 37–43.

FRANÇOIS RICARD

LE BERCEAU DE DIEU

«Qui s'oriente vers l'Orient, dit Valéry, se sent tout incapable d'isoler dans l'éblouissement de noms et d'images qu'il en reçoit, une figure nette et une pensée finie.» C'est que l'Orient, comme Dieu, est nulle part et partout à la fois. Il n'est rien et il est tout, c'est-à-dire *n'importe quoi*, en cela encore semblable à Dieu. Et comme Dieu, surtout, l'Orient s'impose d'abord par ce qu'on peut appeler ses *valences discursives* quasiment infinies, c'est-à-dire sa capacité d'attirer à soi, ainsi que font tous les mots sans contenu précis, des idées, des thèmes, des désirs, une rhétorique qui ne disent strictement rien sur ce qu'il est, mais en disent parfois très long sur ceux qui parlent de lui.

Ce petit texte, donc, ne parlera pas de l'Orient. Ce qu'il vise plutôt, c'est cette chose tout occidentale: le *recours à l'Orient*, c'est-à-dire l'opération qui consiste, pour l'Occidental, à se donner l'Orient comme référence, comme mythe ou comme modèle, et à se prononcer ainsi non pas tant sur l'Orient, qui n'en a que faire, que sur l'Occident même auquel il appartient. L'orientalisme, de quelque couleur qu'il soit, est avant tout une attitude face à l'Occident, face à ce que celui-ci représente et propose à la pensée.

* *

*

Or il a été beaucoup recouru à l'Orient ces deux dernières décennies. Pas seulement au Québec, bien sûr, mais particulièrement au Québec. La vogue orientaliste a eu beau venir d'abord des Etats-Unis, et elle a eu beau déferler dans toute l'aire d'influence américaine — c'est-à-dire dans tout l'Occident —, je suis persuadé qu'en très peu d'endroits elle a rencontré un terrain aussi réceptif, aussi ouvert, aussi consentant qu'ici même, dans notre communauté intellectuelle, littéraire et artistique. Je gage que si l'on recensait dans les divers pays d'Occident les membres de toutes les sectes orientalisantes, les visiteurs d'ashrams, les amateurs de vide intérieur ou de silence mental, et les autres adeptes du yoga, du zen, du taoïsme, du bouddhisme et de leurs variantes, le contingent québécois serait trouvé, proportionnellement, l'un des plus nombreux. Et sans doute aussi l'un des plus enthousiastes. Il y a même, je dirais, une manière typiquement québécoise d'être orientalisant, et cette manière se caractériserait par une intensité, une force de conviction, un *sérieux* dont on verrait difficilement l'égal dans les autres milieux. Ce n'est pas pour rien que l'une des récentes réincarnations de la Mère Divine a élu domicile pendant quelque temps à Montréal, pas très loin de la rue Saint-Denis. C'est ce qu'on appelle: se rapprocher du marché.

D'où vient cela? Pourquoi tant de ferveur, pourquoi une adhésion si entière, nullement métaphorique, au «message» de l'Orient, adhésion dont seul le marxisme, peut-être, avait profité à un tel degré, souvent du reste de la part des mêmes personnes ou des mêmes groupes? Le Québec, comme le prétendait naguère un gourou du cru, serait-il en Occident une terre élue, prédestinée à accueillir et à réaliser avant toute autre les enseignements de la sagesse orientale?

Il n'y a évidemment pas de réponse simple à une question aussi vague et complexe. Tout ce que chacun peut faire en pareil cas, c'est de proposer sa petite hypothèse.

* *
*

La mienne est tirée d'un ouvrage général: l'*Encyclopédie nouvelle* d'Alberto Savinio. Des quelque deux cents articles que contient ce trésor d'ignorance, aucun ne porte explicitement sur l'Orient, et aucun non plus sur le Québec, l'auteur n'ayant jamais eu la chance de visiter notre beau pays. Il faut donc chercher ici et là des allusions, des pistes, des suggestions, et faire par soi-même un petit effort d'interprétation, ce qui peut s'avérer extrêmement formateur — et fécond.

Partons donc de l'article *Europe*. Cet article s'applique de fait à l'*Occident*, car Savinio, allant encore plus loin que Valéry qui voyait dans l'Amérique une «projection de l'esprit européen», considère cette dernière comme «le lieu de l'européisme le plus vivant». (Son texte, il est vrai, date de 1943.) Parlant de l'Europe, donc, c'est l'Occident, l'esprit de l'Occident, que décrit l'encyclopédiste.

«L'Europe, écrit-il, est le tombeau de Dieu. [...] Que de fois Dieu est parti à la conquête de l'Europe: chaque fois il y a connu la mort. Il partait de l'Asie, qui est son siège naturel. Dieu naît en Asie et meurt en Europe.» «Par Dieu, précise Savinio, nous entendons une idée totale et absolue», à quoi tout n'a qu'à se soumettre, devant quoi tout n'a qu'à se taire, et qui règne Seule sur la vie et la pensée parce qu'en Elle seule résident le Sens, la Cause et la Fin. En présence de cet Esprit, tout esprit ne peut que chercher à s'abolir, à se conformer; dans cette Conscience suprême, toute conscience individuelle ne peut qu'aspirer à se fondre. Dieu est transcendance, en effet, c'est-à-dire silence et immobilité.

Certes, il est arrivé que Dieu pénètre en Europe. «C'était, explique l'encyclopédiste, aux moments où l'Europe se déseuropéisait.» Mais dès qu'elle se ressaisissait et retrouvait ses esprits, aussitôt Dieu reculait. Car l'air occidental est irrespirable à Dieu. C'est un air trop changeant, trop mouvementé, trop léger

pour les robustes poumons de Dieu. En Occident, Dieu s'essouffle et finit par mourir de suffocation.

C'est que «l'intelligence de l'Europe a une fonction singulière: elle divise et elle sépare. [Elle] hait tout ce qui forme grumeau», et, naturellement, spontanément, s'applique aussitôt à le désagréger. L'esprit occidental mourrait de s'absorber dans une seule Idée, de s'annuler dans une Conscience unique et souveraine. Il ne vit que d'idées, que de la circulation rapide et incessante des idées, que de la diversité et de l'échange des consciences. Pour lui, nulle Parole ne doit imposer silence à ce bruit nombreux, à ce chaos même, né de la variété des paroles, de la bousculade indéfinie des signes, qui forment le lieu naturel de sa liberté.

L'Occident, en un mot, est babélien. L'Occident est dilettante et «polylogique». Il ne connaît que la multiplicité, la finitude et le temps. L'éternité, l'unité lui paraissent des concepts monstrueusement simples, qui attendent à la complexité de la vie et de la pensée. «Il faut, disait Goethe, regarder les étoiles sans désir.» L'intelligence occidentale ne reconnaît à rien le pouvoir de la soumettre, de l'immobiliser, de l'organiser en fonction d'une Fin qui lui serait supérieure. Le Grumeau divin, elle a tôt fait de le dissoudre dans sa propre fluidité, et de revenir ainsi à sa vraie fonction, qui est de couler, de parler, de se jouer et de *varier* à l'infini. C'est là, sans appui, qu'elle respire.

* *
*

La théorie savinienne, on le voit, n'est pas vraiment une théorie de l'Orient. Mais sûrement elle éclaire ce phénomène tout à fait occidental que j'ai appelé le «recours à l'Orient», lequel serait ainsi, pour l'Occidental, la manifestation d'une sorte de fatigue ou de pusillanimité intellectuelle, et non pas, comme on l'a trop souvent prétendu, le fait des esprits curieux ou audacieux.

On remarquera, en effet, que l'orientalisme, chez

ceux qui s'y adonnent (ou abandonnent) avec ferveur, est rarement un champ d'étude ou d'érudition, exigeant rigueur, méthode, sens critique, en un mot cette réserve mentale ou cette attitude interrogative qu'on serait en droit d'attendre de quiconque prétend le moins à la conscience épistémologique. Au contraire, l'orientalisme, tel du moins qu'il se pratique dans le milieu littéraire et les autres milieux semblables, est fait essentiellement de deux choses, qui reviennent d'ailleurs au même. La première, et la plus caractéristique, est une adhésion totale à l'enseignement reçu, sans examen d'aucune sorte, sans distanciation, lesquels seraient tenus plutôt pour des imperfections ou des limites de ce qu'on appelle dans ces milieux la Connaissance. Une telle adhésion, une telle démission de l'esprit critique se traduit non seulement par la conformité du discours personnel au Discours révélé, mais jusque par la modification des habitudes de vie, des amitiés, du vêtement, de la diète, de la décoration intérieure, et que sais-je encore. Il se produit une véritable prise de possession de l'adepte par la doctrine, ce qui a généralement pour effet de rendre l'adepte comme invulnérable, sûr de soi (c'est-à-dire sûr de la Vérité qu'il détient), magnanime, en un mot: plus ou moins rempli de «paix». Celle-ci s'accompagne d'ailleurs, la plupart du temps, d'une grande «ouverture», c'est-à-dire de la négation de tout esprit d'examen, ce qui amène l'adepte à ajouter foi aux moindres fables susceptibles, comme il l'explique volontiers, d'«élargir son champ de vision». Ainsi l'orientalisme est-il souvent assaisonné de pacifisme, de para-psychologie, de croyance aux extra-terrestres, de narcomanie militante, et d'un darwinisme simplifié faisant espérer quelque grande Mutation par laquelle, aux humains plus ou moins simiesques que nous sommes, devrait succéder un jour une Espèce supérieure, dont fera évidemment partie l'adepte, qui n'attend que cela pour se venger de la soumission à laquelle le confine sa foi présente.

Tout cela est certes d'une grande banalité. Plus intéressant me semble le second aspect sur lequel je

voulais attirer l'attention et qui est peut-être, en dernière analyse, la vérité la plus profonde de l'orientalisme. Il s'agit de son *anti-occidentalisme*, qui s'exprime le plus souvent par un anti-européanisme, ou même, plus simplement, par une francophonie assez primaire, doublée d'un américanisme ou d'un «californisme» guère plus subtil. L'Europe, au regard de l'adepte, c'est le vieux monde, c'est-à-dire un continent intellectuellement fini, usé par des millénaires de pensée critique, de dialectique, de matérialisme et d'orgueil épistémologique. L'Europe, et la France encore plus, c'est petit, mesquin, ratiocineur, décadent, pourri par la pensée claire et la dissémination frivole des signes et des paroles. L'Europe, en un mot, c'est le péché contre l'Esprit, le seul que Dieu ne puisse pardonner (car comment le grumeau pardonnerait-il à ce qui le décompose?).

Et il est vrai que pour quiconque croit, l'Europe, l'intelligence européenne et occidentale, ne saurait représenter que la négation de sa foi, le tombeau de son Dieu. Comme Dieu est notre *pente naturelle*, comme l'immobilité et le silence sont notre tentation permanente et l'inscription en nous de la Nature elle-même, il y a dans la liberté, dans l'impertinence de l'esprit occidental, dans cette fonction de désagrégation par laquelle il s'exerce, il y a, dis-je, un mouvement d'arrachement, une révolte qui ne vont jamais de soi. Tandis que l'orientalisme, vu sous l'angle «savinien», ne serait rien d'autre, en définitive, qu'une solution de facilité. L'Orient de l'esprit, ce serait ainsi, dans l'esprit, le chant de la Sirène, l'appel de la Terre, c'est-à-dire l'invitation à s'abolir et à rentrer enfin dans l'Unité — dans le rang.

* *
*

Pour finir, revenons au Québec, à notre orientalisme à nous qui serait, cela a été dit, «l'un des plus avancés d'Occident». Il y aurait, dans la «sauvagerie» québécoise, dans la légèreté de notre tradition

intellectuelle, une vertu nous prédisposant en quelque sorte à la connaissance de l'Orient. On n'est pas pour rien les «Chinois de l'Est». Peu corrompus par l'intelligence occidentale, marqués profondément par l'héritage amérindien, et vivant dans l'Amérique, ce continent virginal, nous serions mieux que quiconque prêts pour la Grande Mutation.

C'est fort possible. Mais cette prédisposition à l'Orient ne serait-elle pas, au fond, quelque chose de beaucoup plus simple, qu s'expliquerait à l'aide des bonnes vieilles catégories que sont: la peur de la France, l'insécurité au sein de la culture, l'amour de la pauvreté, ou la confusion, ô combien ancienne, de l'intelligence avec le discours religieux? Je ne sais pas. Mais c'est là, je pense, ce qu'aurait sans doute constaté monsieur Savinio, s'il avait eu la chance de visiter notre beau pays.